

Cobayes à tout prix

Reportage

Jackpot!" Jordan répète ce mot inlassablement. Cobaye pour trois essais cliniques, son seul et unique but était l'argent. En moyenne, il empoche 3 000 €. En deux semaines. Des sommes astronomiques pour un jeune étudiant, payé à ne rien faire, ou presque.

Pour gagner ce pactole, Jordan, 23 ans, a testé des médicaments pour le compte d'un des leaders du marché pharmaceutique mondial: Pfizer, 54 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2015. Jordan a participé à des "phases 1" (voir infographie). Un terme spécifique au métier de la recherche qui signifie que pour la première fois, un médicament, loin d'être commercialisé, est administré à l'être humain. Juste après les tests sur les animaux.

A Bruxelles, un seul lieu n'a plus de secret pour Jordan: la plateforme de Pfizer, au sein de l'hôpital universi-

taire Erasme. Lui vient de Beauraing, un petit village des Ardennes.

Jordan nous explique le chemin parcouru. D'abord, un voyage aux Etats-Unis après ses études secondaires. Mais le rêve américain se passe moins bien que prévu, il doit rentrer au bercail. Ce retour anticipé rime avec des journées interminables passées sur le canapé du salon. "Alors, j'ai fait des essais cliniques. Pour passer le temps et gagner de l'argent facilement. Depuis, dès que j'ai du temps libre, je fais ça au lieu de faire un job étudiant."

Jordan avait 19 ans au moment de son premier essai clinique. Il enchaîne alors trois tests en moins d'un an. De plusieurs semaines chacun. Il aurait voulu en faire plus mais entre deux essais, les volontaires doivent attendre au moins deux mois car la molécule testée doit totalement disparaître de l'organisme du "sujet sain". Depuis, l'Ardennais, qui étudie désormais le droit, y consacre beaucoup moins de temps. De plus, il a développé un problème de santé anodin qui lui a valu d'essayer des

refus aux essais cliniques pour lesquels il postule encore de temps à autre.

Les conditions d'admission sont très strictes et chaque volontaire est passé au crible lors du "screening" qui a un but très précis: sélectionner les candidats parfaits parmi les volontaires. Pour une phase 1, les chercheurs n'utilisent pas de malades mais bien ce qu'ils appellent des "volontaires sains". Sur eux, les effets secondaires se perçoivent mieux. La batterie de tests est conséquente: prises de sang, questionnaires, échantillon d'urine, électrocardiogramme...

Des coups de chaud à 3 000 euros

Deux raisons ont poussé Jordan à devenir cobaye pour Pfizer. Le bouche-à-oreille lui fait dire que les conditions d'enfermement y sont les moins inconfortables. Ensuite, il revendique presque un héritage familial:

"Mon père avait déjà fait ça. Mon frère aussi. Et même s'ils n'ont jamais été repris, ça m'a donné confiance."

Le géant pharmaceutique dispose, en Belgique, d'une large base de données: plus de 30 000 inscrits. Parmi eux, quelques milliers participent toujours activement aux essais cliniques. Afin de sélectionner des volontaires pour un test de médicament, la firme s'y prend bien à l'avance. L'entreprise publie un "feuilleton d'informations" et l'envoi à l'ensemble des candidats potentiels. Tout y est renseigné: dates de disponibilité, nom de la molécule testée, utilité du médicament, effets secondaires potentiels... Le volontaire sait dans quoi il s'engage.

En consultant le site Internet du CRU (unité de recherche clinique) de Pfizer, on tombe sur un protocole interpellant. Il testera le PF-06463922. Ce nouveau médicament est "actuellement mis au point par Pfizer pour le traitement du cancer du poumon non à petites cellules (type de cancer le plus courant)". D'abord testé sur les animaux, il a également déjà été utilisé lors d'une phase 1. Couplé à un autre médicament à l'époque, le mélange avait provoqué bon nombre d'effets secondaires. Tous sont consignés dans le feuillet: œdème des bras et des jambes, nausées, augmentation du poids, effets sur la mémoire, l'humeur et le langage, modification de l'activité électrique du cœur... Pfizer ne s'en cache pas, l'entreprise se veut transparente.

Cette seconde chance pour le PF-06463922, Jordan ne s'y risquera pas. "C'est trop dangereux. Je ne suis pas d'un naturel peureux, mais j'ai toujours fait attention à quel médicament je prenais. Les trois fois, je n'ai testé que des antidouleurs." L'objectif est d'analyser les effets secondaires. Les doses injectées sont minimes. Les rats, eux, sont bien plus chargés: des quantités parfois dix fois supérieures à celles admi-

nistrées lors d'une phase 1. Jordan poursuit: "Les seuls effets secondaires que j'ai eus, ce sont des bouffées de chaleur. 3000 € pour avoir un peu chaud, franchement, ça vaut le coup..."

Enfermement cinq étoiles

Pfizer intrigue, fascine. Le jeune Ardennais décrit ces deux étages de l'hôpital Erasme comme un havre de paix malgré les conditions d'encadrement strictes. Des caméras de surveillance protègent le site des intrus. Les portes, barrées du logo de l'entreprise, sont sécurisées. A l'accueil, quiconque pénètre dans le bâtiment doit être muni d'un badge.

Sur les murs, des panneaux attirent notre attention: les photos sont interdites. Dans cette unité de recherche clinique ne se déroulent que des tests de phase 1. En patientant, nous remarquons une poignée de Japonais. Tous ont l'air à l'affût. Ils ont été sélectionnés pour un essai mené par Pfizer en partenariat avec Tokyo. Ils passeront quelques semaines dans l'espace clos du 3^e étage.

Notre contact, Gaby Di Matteo, la quarantaine, est une fidèle de chez Pfizer. La responsable des relations extérieures y travaille depuis la création de la plateforme bruxelloise qui a soufflé ses 25 bougies en 2017. "Notre spécificité, c'est qu'on ne travaille qu'avec des médicaments Pfizer. En Belgique, il y a sept autres centres qui font des études de phase 1. Mais les autres sont des CRO (organisation de recherche clinique, NdlR)." Ces quelques autres lieux sont donc des organisations commerciales qui louent leurs services à toutes les firmes pharmaceutiques souhaitant analyser les effets secondaires d'un médicament en cours de création.

Pfizer, elle, possède sa propre plateforme où 20 à 30 essais cliniques sont effectués chaque année. Mais le chiffre importe peu tant les durées des tests peuvent varier: de quelques jours à plusieurs mois. Au détour d'un couloir du 4^e étage, on découvre le local destiné à l'analyse des échantillons sanguins. Plus loin, les frigos dans lesquels ils sont conservés. Gaby Di Matteo en ouvre un: -83,7 degrés. Une fumée glaciale s'échappe.

Le 3^e étage, lui, est construit autour d'un filot central où fourmille le personnel médical. Tout autour, les chambres. "Ici, on a 48 lits, indique la responsable. Plusieurs études se déroulent en même temps chez Pfizer, donc on a besoin de place." Six lits par chambre, un écran de télévision chacun et du matériel de soin partout. La promiscuité peut gêner, la surmédicalisation aussi. Mais on est loin de l'hôpital public. Jordan avait prévenu, le confort est omniprésent. "C'est vraiment grand. A l'étage des chambres, on a aussi tous les loisirs qu'on veut: salles de cinéma, billard, kicker, ordinateurs... On ne s'ennuie pas,

franchement. Et puis, il y a toujours au moins une dizaine de personnes, donc on ne se sent pas si isolé."

Pas un paiement, un "dédommagement"

Le desk des infirmières est muni d'écrans de contrôle. Tout est surveillé. Les caméras pendent au plafond dans tout l'étage. Certaines enregistrent, pour des questions de sécurité. D'autres, braquées sur les volontaires, servent uniquement à "vérifier à tout moment que le volontaire va bien", insiste Gaby Di Matteo. Fine communicante, la responsable s'empresse de recentrer le débat. "Il y a beaucoup de contraintes, pas tellement de loisirs. Les collectes de données se succèdent à un rythme assez soutenu. Ça peut être assez dur psychologiquement étant donné que tout est très réglementé.

Mais on n'a pas le choix, tout le monde doit être logé à la même enseigne pour que les résultats soient précis."

Dans chaque pièce, plusieurs horloges se répondent. Les tic-tac sont synchrones, à la seconde près. Les prises de sang sont minutées, les absorptions de médicament aussi. Et pas question qu'un volontaire arrive en retard, au risque de se faire taper sur les doigts. Jordan renchérit: "On a une heure précise pour commencer à manger. Parfois même une autre pour terminer le repas."

Le panel de volontaires est large. "Certains sont étudiants, d'autres chômeurs. On a aussi des gens qui travaillent mais qui prennent des congés pour venir faire des tests. On ne recueille pas les motivations des volontaires sains quand ils arrivent. On accepte qu'ils viennent pour l'argent", commente Gaby Di Matteo.

Dès lors, la responsable nous reprend lorsque l'on

utilise le mauvais terme. "On ne parle pas de paiement mais de dédommagement en contrepartie des contraintes auxquelles le volontaire sain va être exposé." Le mot cobaye est proscrit de son langage, lui aussi. Soit.

Les montants, énormes, ne sont rien face à l'argent que brasse le milieu pharmaceutique. Des règles existent. Avant de démarrer un essai clinique, celui-ci doit passer par un comité d'éthique indépendant. Sans avis positif, rien ne démarre. Les membres s'y réunissent pour y analyser la démarche scientifique du protocole. Mais au mot "indépendant", Danièle Bloem, avocate spécialiste du droit médical au barreau de Bruxelles, tique. Sceptique, elle lève les bras et dessine de grands guillemets. Pour elle, rien de tout cela n'est très indépendant.

Un avis que nuance, sous couvert d'anonymat, un membre chevronné d'un comité d'éthique, sans le démentir pour autant. "Du copinage pur et dur, je n'en ai jamais vu. Et là, je suis 100% honnête. Jamais une fraude du genre: 'Oh, c'est lui, c'est bon, on ferme les yeux!'" Par contre, pour lui, le terme "indépendant" n'est pas approprié: "Quand un médecin vient présenter un protocole dans lequel il veut se lancer, il est face à des pairs, issus souvent de la même institution. Les 15-20 membres de l'hôpital, qui écoutent leur collègue parler de son projet, ont un conflit d'intérêts. Donc, si l'on veut faire de la recherche dans son hôpital et faire marcher la boutique, on dit oui à tout."

La dérive la plus classique s'apparente alors à un match de football: "Certains médecins ne voient plus clair, même si ce n'est pas intentionnel. Sur un terrain, même de bonne volonté, un joueur va beaucoup moins vite voir et reconnaître la faute de son coéquipier que celle qu'a commise son adversaire. Pour un essai clinique, c'est pareil." En clair, si méprise il y a, elle serait involontaire.

SÉRIE 1/2

- Etudiant, Jordan a choisi de participer à des essais cliniques pour se faire de l'argent facilement.
- Immersion dans le centre de recherche de Pfizer, au sein de l'hôpital Erasme.

Etudiants

Jeunes pousses

Ce reportage est extrait du BBBBOOK, le Mook de l'Ihecs, réalisé sous la direction conjointe de Frédéric Loore, Roger Job et Marc Dausimont. Il a été réalisé par les étudiants Rodrigue Jamin et Audrey Vanbrabant dans le cadre de leur spécialisation en presse magazine et photojournalisme.

TESTS DE MÉDICAMENTS : UN PROTOCOLE STRICT

PHASE 0



Phase **préclinique**, essentiellement menée sur les animaux (rats, cochons...). Le but est d'**acquérir les premières connaissances sur le comportement d'un médicament candidat et d'éliminer les molécules dangereuses.**

PHASE 1



Première **administration d'un médicament à l'homme**. Les volontaires sont des sujets sains. Le but est d'**analyser les effets secondaires d'un médicament et de déterminer la dose maximale tolérée.** Les tests sont effectués sur 10 à 40 personnes.

PHASE 2



Cette fois, le **volontaire est malade et doit répondre à des critères d'inclusion très précis** pour pouvoir participer à l'étude. L'**objectif est de déterminer la posologie optimale pour arriver à l'efficacité et à la tolérance.** L'essai clinique concerne 100 à 400 patients.

PHASE 3



Des milliers de malades sont concernés et plusieurs hôpitaux, parfois dans de nombreux pays, sont saisis. Les critères de sélection sont élargis. Cette phase, qui précède l'autorisation de mise sur le marché, permet de **confirmer l'efficacité du produit en le comparant à un traitement de référence ou à un placebo.**

PHASE 4



Période de **post-marketing**. Le médicament est déjà mis en vente. On assiste alors à de la pharmacovigilance réalisée sur des milliers d'utilisateurs du médicament. Le but est de **veiller à son bon fonctionnement**. Et, également, de promouvoir le nouveau produit...